

Mon parti pris

Robert Schwartzwald

Numéro 246, automne 2013

Actualité de *Parti pris*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70153ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schwartzwald, R. (2013). *Mon parti pris*. *Spirale*, (246), 63–65.

Mon *parti pris*

PAR ROBERT SCHWARTZWALD

Quand la revue *Parti pris* a cessé de paraître en 1968 j'avais 13 ans. Comment alors parler de « mon » *parti pris*? En fait, la première fois que j'ai été mis en contact avec la revue, c'était en 1973, dix ans après sa fondation, quand je me suis éloigné de ma Winnipeg natale pour participer à un programme d'immersion en français à l'Université Laval. Le Québec n'était pas tout à fait une *terra nova* pour moi; il était déjà associé à l'enthousiasme d'un premier voyage en avion qui m'avait amené à Montréal pour l'Expo 67, où mon imagination avait été captivée à la fois par l'effervescence du site de l'exposition et par la modernité lumineuse de la ville. L'étonnant pop art du métro Peel,

de peur, de pauvreté, de conformisme, mais aussi de révolte et de solidarité (et d'indépendance, bien sûr!), les œuvres littéraires me fournissaient un contexte pour mieux comprendre le décalage survenu entre mes souvenirs de 1967 et les événements de 1970. Puis, notre professeur nous a présenté la revue *Parti pris*, avec son programme élaboré autour de trois mots d'ordre: « indépendance », « socialisme » et « laïcisme ». Avant même de la lire, j'ai été attiré par l'allure avant-gardiste de la revue: son petit format carré (du moins à ses débuts), le titre tout en lettres minuscules et, bien sûr, les thèmes provocateurs annoncés sur la page couverture de chaque numéro. Tout cela invitait à la lecture et, très vite, j'y ai trouvé une analyse percutante de la *situation* du Québec, qui réussissait en même temps à en traiter les dimensions politiques, culturelles et même érotiques dans un seul espace consacré à la réflexion militante. À Québec, ce premier contact avec *Parti pris* s'est d'ailleurs fait en conjonction avec des événements d'envergure et d'affirmation collective auxquels j'ai assisté: dans les années 1970, ce n'était pas Sir Paul McCartney, mais plutôt Gilles Vigneault et Pauline Julien qui dominaient la scène du Festival d'été de Québec! Bref, à l'époque, le Québec me semblait irrésistiblement plus intéressant que le reste du Canada; d'ailleurs, le portrait psychosocial du Québécois dressé par *Parti pris* m'a atteint en vertu de son effet d'étrange familiarité. Plus tard, je me dirais que l'impact somme toute étonnant de *Parti pris* était redevable à la manière dont la revue posait, à l'échelle de tout un peuple, les mêmes questions identitaires et existentielles que celles qui agitaient cet adolescent mécontent de l'Ouest canadien.

À Québec, ce premier contact avec *Parti pris* s'est d'ailleurs fait en conjonction avec des événements d'envergure et d'affirmation collective auxquels j'ai assisté...

l'éblouissant échangeur Turcot et, bien sûr, la « ville souterraine » m'ont particulièrement impressionné. Trois ans plus tard, c'était la crise d'Octobre et la Loi des mesures de guerre. À l'âge de quinze ans, j'ai lu le Manifeste du FLQ et je suivais les événements dans la presse et à la télévision, en anglais¹. Alors que mon entourage se régalait du « *Just watch me!* » de Trudeau², les images diffusées à la télévision m'ont tout de même troublé: voilà que le centre-ville de Montréal, ville que j'adorais, était occupé par les militaires. En 1973, je n'étais donc pas un ingénu quand mon professeur de littérature québécoise à l'Université Laval a fait découvrir à notre classe Hubert Aquin, Gérard Bessette, Marie-Claire Blais, Paul Chamberland, Jacques Ferron, Michèle Lalonde, Gaston Miron, Jacques Renaud... Ai-je besoin de souligner que l'image du Québec qui en est ressortie était très loin des souvenirs de la ville festive que j'avais retenus? Alors que notre professeur nous parlait d'alié-

De retour à Winnipeg, je militai dans un groupe de gauche qui parlait du Canada comme *a prison-house of nations*. Il y était question du Québec, bien sûr, mais aussi de l'Acadie et des peuples autochtones. Nous butant à l'incompréhension générale, nous avons soutenu « le droit du Québec à l'auto-détermination ». Contrairement à plusieurs groupes de gauche, nous n'avons pas condamné l'indépendantisme comme une « déviation » qui « divisait la classe ouvrière pancanadienne »; nous n'avons pas réduit non plus les revendications nationales du Québec à une simple expression de la grogne contre le chômage et le sous-emploi. Mon militantisme s'alimentait tout de même d'une sensibilité particulière aux questions « culturelles ». En littéra-

ture, plus précisément, l'esthétique *misérabiliste* de *Parti pris* et le débat qui s'ensuivit quant à l'opportunité de doter le joual du statut de langue nationale m'ont captivé. Voir en l'intellectuel un *afficheur-hurlant*³, au lieu d'un *lettré* dont les ouvrages ne serviraient qu'à masquer la condition abjecte de sa nation, m'a paru vif et actuel à une époque délimitée, en quelque sorte, par La Nuit de la poésie en 1970 et les élections du 15 novembre 1976⁴.

En 1978, je suis retourné à Québec pour commencer mes études doctorales. À l'approche du référendum de 1980, la littérature avait déjà commencé à perdre un certain statut privilégié dans l'ordre des discours sociaux : avec l'élection d'un gouvernement voué à la souveraineté (quoiqu'associative!), elle fut petit à petit libérée (ou remerciée) de l'obligation écrasante de porter *le texte national*. Plusieurs écrivains ont mal digéré ce congédiement, souvent assaisonné d'une condescendance insupportable, alors que d'autres en ont profité pour s'adonner aux interrogations du rapport texte-langage qui sont au cœur de la modernité. Les relations de plus en plus conflictuelles entre les tenants de la modernité

À l'approche du référendum de 1980, la littérature avait déjà commencé à perdre un certain statut privilégié dans l'ordre des discours sociaux...

politique, d'une part, et de la modernité littéraire, d'autre part, ont sans doute motivé ma décision de faire une thèse sur la question de l'institution littéraire, la modernité et la question nationale au Québec de 1940 à 1976.

Ce fut au cours de mes recherches que la manière dont *Parti pris* a conjugué Nation et Éros dans l'élaboration d'un projet de modernité anticoloniale a provoqué un certain malaise chez moi, tandis que le fait même d'avoir abordé ces questions — ne serait-ce que de façon limitée — avait été un facteur important dans son pouvoir d'attrait initial sur moi. La sexualité fut le sujet d'un numéro thématique de la revue, puis a été abordée dans plusieurs autres textes (dont l'incontournable « L'Édipe colonial » de Pierre Maheu). Or le malaise m'a gagné à la lecture des courtes « Vulgarités » que l'on repère dans certains numéros de la revue. C'est dans ces pages que j'ai rencontré le terme « fédéraste », invective infiniment plus créative que celle de « fifs », employée par le FLQ pour vilipender les annonceurs de Radio-Canada, ou la

plus courante « tapette » que le Manifeste réservait à Trudeau. Ces petits bonbons ne sont que le fruit de la distillation ludique de l'analyse partipriste de la colonisation psychosexuelle de l'*homme* québécois, de sa dévirilisation et de la révolution anticoloniale vue comme un processus de restitution de la masculinité (le tout arrosé d'un anticléricalisme de rigueur)⁵.

Dans les années qui suivirent, j'ai écrit amplement sur les conséquences de cette démarche analytique, surtout à l'égard de la construction discursive du Sujet-Nation⁶. Mais à ce moment-là, j'étais surtout perplexe : en 1982, je savais que Paul Chamberland était gai. Pierre Vallières, dont *Nègres blancs d'Amérique* avait été publié par les Éditions Parti pris, avait lui aussi fait son *coming out*. Je me demandais comment ces deux écrivains avaient digéré ces « plaisanteries », en supposant, par ailleurs, qu'elles aient été symptomatiques d'une certaine ambiance machiste qui prévalait dans le milieu des nationalistes décolonisateurs (ambiance qui avait déjà été dénoncée, à leur façon, par plusieurs femmes qui avaient frayé leurs propres voies militantes, des *Têtes de Pioche* au Front de libération des femmes du Québec (FLFQ), jusqu'à la poursuite de nouvelles formes d'expérimentation littéraire (*l'écriture au féminin*)).

La question n'était pas désintéressée. Dans le milieu de gauche que je fréquentais, le « polymorphisme sexuel » était de mise ; et même si le *gay lib* faisait partie de notre programme, les militants gais et lesbiennes risquaient de se faire accuser de sectarisme si on y « allait trop fort » avec ces revendications (ailleurs, dans la gauche, c'était pire, car y perdurait une méfiance à peine réprimée envers l'homosexualité, « fléau bourgeois et colonialiste »). Dans la mesure où notre conception du militantisme n'encourageait pas une pleine « prise en charge » de la sexualité, mais plutôt sa subordination à un flot de principes et de luttes « prioritaires », je me reconnaissais dans le cheminement de certains *partipristes*. Au mieux, l'homosexualité y était mise sous haute surveillance, obligée de faire preuve de sa « valeur » dans la lutte. À titre d'exemple, il semble pertinent de mentionner le jugement porté dans *Parti pris* par Denys Arcand à l'égard de l'ambivalence sexuelle du jeune Claude dans *À tout prendre* de Claude Jutra : « *La seule question est de savoir jusqu'à quel point l'homosexualité est une forme solide d'activité sexuelle et de quelle manière sa pratique pourrait être liée à un état spécial d'affirmation de soi-même, compte tenu de notre contexte global d'existence en regard de l'expression artistique*⁷ ». Or, cette façon de poser la question n'était pas la seule... Une décennie plus tard, dans *Hosanna* (1973), Michel Tremblay a rattaché l'affirmation de l'homosexualité à la question de l'authenticité nationale. Dans la première mise en scène d'André Brassard, le rapport allégorique ne pouvait être plus clair : Claude / Hosanna (qui aime se travestir en Elizabeth Taylor habillée comme Cléopâtre) se dé-travestit et assume son corps d'homme *qui désire d'autres corps d'hommes*, tout comme la nation québécoise devra à

son tour s'assumer et cesser de se complaire dans un pitoyable mimétisme⁸.

Sans vouloir l'exonérer, je dirais que le variant psychosexuel du colonisé québécois privilégié par *Parti pris* — ainsi que l'homophobie et l'esprit misogyne qui l'ont soutenu — étaient de leur temps : on n'a qu'à porter son regard vers la France de 1968 et ses séquelles ou vers les États-Unis et les mouvements du SDS (*Students for a Democratic Society*) et du *Black Power* pour s'en convaincre. Le discours anti-impérialiste et décolonisateur de *Parti pris* visait à faire du Québec un acteur à part entière sur une scène mondiale traversée par les grands mouvements de libération. Que ces mouvements aient largement partagé cette interprétation « psychosexuelle » de leur oppression a sans doute incité les partipristes à abonder dans le même sens. Pour moi, la présence de ce phénomène au sein du marxisme décolonisateur québécois allait conduire à une réflexion

*Sans vouloir l'exonérer, je dirais
que le variant psychosexuel
du colonisé québécois privilégié
par Parti pris — ainsi que
l'homophobie et l'esprit misogyne qui
l'ont soutenu — étaient de leur temps...*

sur l'interface entre les modernités culturelles et nationales, en questionnant plus précisément comment celle-ci prend forme à travers la représentation des corps sexués et de leurs désirs. Faire la critique de ce déploiement de la question de la différence sexuelle afin de complexifier la question du Sujet-Nation allait devenir une préoccupation centrale de mes recherches.

Cela dit — et contrairement à plusieurs chercheurs actuels —, je ne suis pas outré par la métaphore coloniale déployée par *Parti pris*; au contraire, c'était un aspect crucial et mobilisateur de son analyse. Certes, les conditions matérielles de la vaste majorité des francophones dans les années 1950 et 1960 auraient mieux expliqué ce recours à un tropisme qui insistait sur les profondes inégalités auxquelles les Québécois étaient soumis au Canada et en Amérique du Nord. Pourtant, c'est la condition plus globale du *subalterne*, explorée de maintes façons dans la revue, qui était captée par le vocable « colonialiste ». C'est tout récemment, en visionnant la « conférence de presse » d'Edward Burkhardt de

la compagnie *Montreal, Maine and Atlantic Railway* (MMA) à Lac-Mégantic, que ce legs *partipriste* a surgi dans mon esprit, à travers une séquence saisissante du film *Mon Oncle Antoine* de Claude Jutra : la veille de Noël, le patron « exogène » de la mine locale parade en ville, trônant dans un traîneau mené par un cheval superbe. Avec un mépris un peu déguisé, il lance à gauche et à droite des cadeaux de Noël que les enfants, en descendant dans la rue, s'empressent de ramasser : c'est un geste dérisoire pour compenser son refus d'augmenter encore cette année-là les gages de ses ouvriers. En gros plan, Jutra nous rapproche des adultes immobiles, derrière les portes et les fenêtres de leurs logements. Ils regardent le spectacle avec un mélange de colère, d'épuisement et de tristesse. Pourquoi cette scène m'est-elle revenue involontairement? Qu'on y pense : devant moi, sur l'écran de mon téléviseur, un patron étranger, incapable de s'adresser aux gens du village dans leur langue, leur offre ses piètres excuses après avoir traité leur sécurité avec mépris. Derrière les rubans de policiers, les gens du village regardent, en colère, tristes, épuisés... Les images sont de Jutra, mais si elles ont resurgi à ce moment précis, c'est en grande partie à cause de ce que j'ai retenu de l'intervention partipriste qui, malgré toutes ses imprécisions et ses angles morts, a conservé son habilité à cibler « le fond des choses ». †

1. Je traite de la « traduction », au Canada anglais, des événements d'Octobre 1970 dans « *The FLQ Manifesto of 1970* », *Translation Effects*, sous la direction de Luise Von Flotow, Kathy Mezei, Sherry Simon, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2013, p. 132-150 (sous presse).
2. Les effets de la Loi des mesures de guerre se sont fait sentir jusqu'à Winnipeg, où la police a fermé la librairie de gauche Louis-Riel. Partout au Canada, les autorités ont su profiter de la Loi pour malmener les « *troublemakers* » locaux — à Vancouver, le maire s'en est servi pour « nettoyer » la plage naturiste!
3. L'expression est de Paul Chamberland, bien sûr, mais a été reprise par Malcolm Reid dans le titre de son « *literary and political account of Quebec revolutionary nationalism* » (1972), œuvre essentielle et récemment traduite en français (Presses de l'Université Laval, 2009).
4. Au moment de cet événement charnière, je faisais ma maîtrise en littérature comparée à Toronto. Dans la Ville Reine, j'ai pu constater que le déplacement de la question de l'indépendance du domaine purement théorique à celui où elle était à prendre au sérieux avait profondément déstabilisé la quiétude canadienne (capacité qui semble avoir reculé dans la nuit des temps), chose que je trouvais salutaire.
5. Je précise qu'Hubert Aquin s'est distingué par sa dénonciation de « l'inversion » de la littérature québécoise lors du colloque sur « Littérature et Société canadienne-française » en 1964.
6. Voir surtout « (Homo)sexualité et Problématique identitaire » (dans Sherry Simon, Pierre L'Hérault, Robert Schwartzwald, Alexis Nouss, *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ éditeur, 1991, p. 115-150) ainsi que « *Fear of Federasty: Quebec's Inverted Fictions* » (dans *Comparative American Identities: Race, Sex, and Nationality in the Modern Text (Essays from the English Institute)*, sous la direction d'Hortense J. Spillers, New York et Londres, Routledge, 1991, p. 175-195).
7. Denys Arcand, « Cinéma et Sexualité », *Parti pris*, n^{os} 9-10-11, été 1964, p. 97. C'est moi qui souligne.
8. Dans les productions ultérieures, l'équivalence travestissement / « fausse conscience » cède souvent la place à l'interrogation des rôles normatifs de genre et de sexualité. Voir à ce sujet mon texte intitulé « "Chus t'un homme" Trois (re)mises en scène d'*Hosanna* de Michel Tremblay », *GLOBE. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 11, n^o 2, novembre 2008, p. 43-60.